

Alberto

Patrick Bot

Patrick Bot

Alberto

© Patrick Bot, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-2056-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE I - EMILE

Alberto poussait le fauteuil roulant de son ami Emile sur le trottoir de l'avenue Niel. Il voulait aller à l'Âge d'Amour, une sorte de club destiné aux personnes âgées, qui offrait des jeux, des animations, des boissons avec des friandises, du genre qu'on sert dans les salons de thé, dans un environnement agréable, avec un personnel attentionné et compétent. C'était la quatrième fois qu'Emile allait à cet endroit, il avait pris un abonnement à l'année, tellement il appréciait ce lieu, tout près de chez lui. Il voulait le montrer à son ami.

— J'y ai aussi rencontré un personnage intéressant. C'est un juif, dont les parents ont été déportés début 1944. Ils ont jeté leur bébé par une des petites fenêtres d'aération de leur wagon à bestiaux. Il a été recueilli par un couple habitant dans les environs, qui a adopté et élevé l'enfant. Ils ne lui ont jamais caché son origine et l'ont même aidé à rechercher ses parents, du moins sa mère. Ils ont appris que quatre femmes avec au moins un enfant en bas âge faisaient partie du convoi, qui partait de Drancy. Ils ont retrouvé leurs noms. Ils ont contacté des membres des familles de ces femmes, mais aucun n'a accepté de reconnaître qu'une de ces femmes avait jeté son bébé par la fenêtre. C'était apparemment plus honorable de l'avoir envoyé à la chambre à gaz. Lorsqu'il est devenu presque adulte, le jeune Marcel, c'est le prénom que ses parents adoptifs lui ont donné, est reparti à la recherche de ses origines. Il a de nouveau tenté de renouer des contacts avec ces familles, avec aussi peu de succès que ses parents adoptifs. Certains l'ont même traité d'imposteur, de vautour cherchant à profiter des indemnités accordées aux victimes de la Shoah, ou à capter un héritage. Il a fantasmé sur les photos de certaines de ces familles, qu'il avait pu se procurer, notamment sur une famille Meyer, où l'on voit des jeunes gens très beaux, vêtus de costumes de tennis blancs, devant des demeures prestigieuses. Il aurait aimé être des leurs. Les autres photos montraient des gens quelconques, où carrément laids, comme celles d'une famille Cohen. Il me racontait ça sachant que je m'appelais Cohen. Et quand je lui ai demandé quel était son métier lorsqu'il était en activité, il a tourné autour du pot en commençant par dire que son dernier travail était promeneur de chien, puis, devant mon insistance, qu'il était auparavant PDG d'une grande entreprise, dont il n'a pas voulu me dire le nom, au motif que nous ne nous connaissions pas assez

— Ces histoires sur ses origines, et sur son poste de PDG, il est le seul à te les

avoir racontées ?

— Bien sûr, je n'ai eu de conversation un peu longue dans ce lieu qu'avec lui. Je vois que tu restes fidèle à ta méfiance légendaire. Ce type est un vieillard comme moi, circulant sur un fauteuil roulant. Je ne vois pas bien ce qu'il aurait à gagner à me raconter des balivernes.

— L'histoire sur ses origines est émouvante, elle suffit à le rendre intéressant, surtout aux yeux d'un juif. Beaucoup de gens cherchent à se rendre intéressants, sans autre idée derrière la tête. Mais tu as raison de chercher des partenaires de conversation, et aussi d'échec, tu m'as dit que c'était un excellent joueur. Meilleur que toi ?

— N'allons pas jusque-là, mais il est difficile à battre, je dois me surpasser.

Ils arrivent devant la porte de l'Âge d'Amour, juste marquée par une plaque en cuivre pas plus imposante que celle d'un notaire. Emile sonne, donne son nom, un mot de passe, informe qu'il vient avec un ami, et on lui ouvre. Ils sont accueillis par une hôtesse vêtue d'une tunique et d'un pantalon bleu foncé souligné de quelques lignes rouges, de bonne coupe. Guidé par son ami, Alberto découvre une suite de salons, chacun occupé par un ou deux jeux sur des tables, autour desquels se pressent des petits groupes de personnes âgées, certaines en fauteuils, d'autres en déambulateurs, d'autres sur leurs seules jambes. Il y a au moins une animatrice par salon, dans le même uniforme que l'hôtesse d'accueil. Il y a aussi une salle avec des machines de sport et même une petite piscine, plutôt du genre spa.

Enfin Emile trouve l'homme qu'il cherchait, sur un fauteuil roulant.

— Voilà l'homme que je voulais te présenter : Marcel Guillaume. Marcel je vous présente mon ami Alberto Cohen.

Alberto connaît ce regard. Celui qui cherche, qui veut savoir, aigu, perçant, détaillant son interlocuteur de haut en bas mais rapide comme l'éclair, veillant à ne pas montrer une curiosité qui pourrait inquiéter ou attirer l'attention. L'âge est bien là, probablement proche de 80 ans, le visage est triangulaire, le menton se termine en pointe, la bouche est mince, les cheveux sont blancs et encore fournis, la barbe est rasée, l'homme se tient droit sur son siège, il est habillé sport, de bonne qualité.

Marcel répond d'un ton mondain, qui se veut juste bienveillant.

— Enchanté. Vous êtes de la même famille ?

Emile s'empresse de le détromper.

— Pas du tout. Vous savez chez les juifs du monde entier le nom de Cohen est aussi répandu que les Martin ou les Dupont en France. Nous n'avons même pas réussi à nous trouver un ancêtre commun.

— Je connais un Albert Cohen, comme tout le monde...

Alberto comprend l'interrogation.

— Je suis né en Argentine, voilà d'où vient le O.

Marcel rit de bon cœur.

— Ah !

À son tour Alberto éclate de rire. Parmi les gens qu'il fréquente son rire est fameux, un rire franc, spontané, sonore, contagieux, qui détend, qui égaye, qui désarme, comme celui d'un enfant.

Marcel est étonné.

— Je ne connais pas de Français qui rit ainsi. Merci pour ce cadeau d'Argentine

— Mais c'est vous qui l'avez déclenché

— J'avais peur d'avoir été inconvenant mais je sens que j'ai affaire à un homme de cœur.

Mais je ne suis pas un enfant de cœur, brûle de dire Alberto. Il opte pour la dérobade.

— Merci. Je vais vous laisser, le temps de faire un tour de découverte.

Après qu'il s'est éloigné, Marcel se tourne vers Emile.

— Vous le connaissez depuis longtemps ?

— Quarante ans. Nous nous sommes connus en Israël. J'étais conseiller au consulat de France à Tel-Aviv, il venait juste d'Argentine. Il était un militant de gauche et fuyait les militaires qui avaient pris le pouvoir à Buenos Aires. Il était recherché par la police Argentine et pour fuir le pays il s'était souvenu qu'il avait un nom juif. Il était allé voir l'Agence juive et leur avait déclaré qu'il voulait émigrer en Israël, faire son Allia. Ils lui ont fourni des faux papiers et l'ont exfiltré vers Israël, à une condition, qu'il reste au moins deux ans en Israël. Une fois là-bas il n'avait qu'une envie, aller en France où il avait des amis, des militants argentins comme lui. Il m'a harcelé pour avoir un visa. Comme il ne

parlait pas un mot d'une autre langue que l'espagnol, je lui ai donné des leçons de français. Nous avons sympathisé. Je l'ai retrouvé des années plus tard en France, où il s'était parfaitement intégré.

— Vous avez l'air de dire qu'il n'avait de juif que le nom.

— Tout à fait. C'est une des choses qui nous ont rapprochés. Nos deux familles ont ceci en commun qu'elles regardent leurs origines juives comme des particularités aussi anodines que des Français portant des noms faisant référence à des régions ou pays, d'où venait sans doute un lointain ancêtre, Hollande ou Breton par exemple. Nous étions parfaitement athées et ne pratiquions aucun rite juif, d'ailleurs nous ne les connaissions pas mieux que les non juifs. Bien sûr les persécutions nazies ont changé les choses. Tous ceux qui portaient des noms à consonance juive ont compris que ce pouvait être dangereux. Pour la famille d'Alberto la prise de conscience est restée très théorique, puisque les juifs n'étaient pas stigmatisés en Argentine. D'ailleurs on a vu arriver une vague de juifs européens à la fin des années trente, dont une bonne partie n'avait qu'une envie, oublier qu'ils étaient juifs. Pour ma famille, en France, ce fut plus douloureux. Une partie disparut dans les camps nazis, une grosse partie émigra ailleurs, une petite partie se cacha et survécut. Mon père, qui avait 20 ans en 1940, rejoignit le général De Gaulle en Angleterre, où il épousa une Française. Je naquis dès le retour de mes parents en France, fin 1944. Mes parents restèrent athées et non pratiquants, mais resserrèrent les liens avec des membres de la famille qui, eux, étaient pratiquants. Je ne fis pas ma Bar-Mitsva mais je fus invité à quelques-unes de celles de mes cousins. J'ai suivi le comportement de mes parents. On m'a proposé ce poste à Tel-Aviv évidemment parce que je m'appelais Cohen et que mes chefs avaient la certitude que je n'étais pas pratiquant. Ils pensaient que mon nom attirerait une sympathie spontanée de la part des autorités du pays, mais que mon athéisme proclamé réduisait les risques d'une collusion avec les mêmes autorités. Ils n'avaient pas tort. Et c'était une promotion que je ne pouvais pas refuser. Voilà, je suis un juif un peu malgré moi, alors que vous, vous êtes un juif frustré de judaïsme.

— On peut voir les choses ainsi. Maintenant que nous nous connaissons un peu mieux, je peux me permettre de vous demander ce qui vous oblige à utiliser ce fauteuil roulant, je vous expliquerai mon cas, bien sûr.

— Je suis sujet à de brusques pertes d'équilibre, et même de conscience, qui me font tomber au moment où je m'y attends le moins. Je peux marcher, et je le fais chez moi, où j'ai aménagé des circuits sécurisés. Mais pour aller dehors le

fauteuil est indispensable. Et vous ?

— J'ai de l'arthrose dans les membres inférieurs, qui rendent la station debout douloureuse. Je peux aussi marcher, et je m'astreins chaque jour à des exercices effectués debout, mais, comme beaucoup de gens, je n'aime pas souffrir et le fauteuil roulant est bien plus confortable pour me déplacer. Les médecins ont mis un nom sur votre problème ?

— Oui, ils l'appellent la maladie à corps de Lewy, une maladie neurodégénérative apparentée à Alzheimer ou à Parkinson. En réalité ils ne savent pas grand-chose sur ces maladies, et encore moins sur la manière de les soigner.

Marcel Guillaume connaissait bien ces maladies qui frappaient les personnes âgées. Le cas d'Emile était grave. On disait parfois la démence à corps de Lewy. Démence, un de ces mots terrorisants comme tumeur ou cancer. Emile poursuit.

— Maintenant que nous nous connaissons un peu mieux, comme vous le dites, je peux aussi me permettre de vous demander le nom de la grande entreprise dont vous étiez le PDG.

— Elle n'était pas si grande. Elle n'avait que quelques centaines de salariés, et surtout beaucoup de franchisés. Elle s'appelait Olfactia. Elle fabriquait et vendait des parfums imités des grands du secteur : Guerlain, Dior, Chanel, etc. Ce n'était pas de la contrefaction puisqu'elle vendait sous sa propre marque. Grâce à leur « nez », ses chercheurs tentaient de reconstituer les formules des marques célèbres. C'était un peu au pif, bien sûr, mais le résultat était bluffant. Certains grands « nez » se sont fait piéger dans des « dégustations » à l'aveugle. L'aventure a duré quinze ans et s'est terminée par un fiasco juste après mon départ.

— Quelles étaient les raisons de l'échec ?

— La principale venait des actionnaires et dirigeants, obsédés par les profits à court terme. Ils ont cru que le succès résidait dans leur génie plutôt que dans celui du principal chercheur. Ils étaient divisés entre eux et n'ont pas offert à ce chercheur la part qui lui revenait dans l'affaire. Il est parti, débauché par une grande marque.

Alberto circule de salle en salle, surpris par la dimension des locaux. Une partie d'entre eux se trouve dans un autre bâtiment et le passage s'effectue par une galerie aux parois de verre permettant de voir un jardin bien entretenu. Le

problème de ces immeubles qui n'ont pas de façade sur rue, c'est d'utiliser les rez-de-chaussée, les gens étant réticents à y habiter. Avec des loges de concierge, des locaux à vélos et poussettes, quelques bureaux de professionnels, on a du mal à les remplir et le m² est bon marché. L'Âge d'Amour a accaparé la totalité des rez-de-chaussée de deux immeubles du même ensemble. Alberto grappille les documents commerciaux, disposés bien en vue. Les tarifs sont adaptés à une clientèle aisée, mais pas exorbitants. Alberto est habitué à calculer vite. Compte tenu de la surface des locaux, de la fréquentation en ce jour de semaine standard, de la qualité des prestations, de l'effectif du personnel, il se dit que ce n'est pas une escroquerie. La forme juridique, une association à but non lucratif, ne l'impressionne pas, les escrocs l'utilisant à grande échelle. Un dépliant en couleur attire son attention, car il expose une sorte de profession de foi de l'association.

— Quand la vieillesse arrive, ne nous voilons pas la face, nous sommes en déclin : nos moyens physiques sont en baisse, notre carrière professionnelle se termine. Même si l'on peut considérer que notre vie a été un succès, on a mené des combats qui, même gagnés, ont laissé des cicatrices, on a dû faire des choix, des sacrifices, qui ont laissé des frustrations. Des êtres qu'on aimait nous ont déçus, on en a blessé d'autres, on a vécu des amours passions, qui se sont quelquefois transformés en haine. Parfois la maladie arrive, la mort commence à frapper autour de nous et on sait qu'on est dans son collimateur.

Dans cette période difficile à vivre on a un intense besoin d'amour. Des amours différents de ceux qui ont exalté notre vie, plus stables, plus profonds, où le sexe passe au second plan, où la compréhension, l'écoute, le respect, l'attention comptent davantage.

Nous n'avons pas le pouvoir de vous apporter cela, notre ambition est de vous fournir un cadre, une ambiance favorable à l'apaisement et à la sérénité dont vous avez besoin, et si possible de vous accompagner dans votre recherche de quelque chose de plus que le bonheur, quelque chose de plus fort que le mal et la mort.

Oui, nous croyons à un au-delà après la mort, et un au-delà d'amour. Nos racines sont chrétiennes, mais toute croyance, philosophie et religion qui valorise la compréhension, l'écoute, le respect, l'attention aux autres, nous lui ouvrons les bras. Nous appelons cela l'amour, d'où notre nom, l'âge d'amour. Nous voulons être un creuset, qui concentre l'amour apporté et qui le distribue à ceux qui en manquent.

Nous vous invitons à des sessions de prières, prières non limitées au dieu chrétien, destinées à secourir ceux qui prient, mais aussi d'autres êtres, que chacun peut choisir dans le secret de son âme, ou qui peuvent être désignés par la communauté des priants. Nous croyons au pouvoir de la prière. La divinité, chrétienne ou autre, n'est pas liée par les implorations des prières, mais elle n'y est pas insensible non plus. Nous avons plein d'exemples de prières exaucées. Parmi celles-ci on retrouve surtout celles qui sont portées par une communauté importante de priants, et qui sont concentrées sur un objectif unique. Ces prières ne coûtent rien et peuvent rapporter beaucoup.

Pour soutenir notre action en faveur de l'accueil des personnes âgées dans ce lieu et notre activité spirituelle par la prière, nous avons besoin de vos dons, que vous pouvez déposer dans la boîte réservée à cet effet, ou effectuer par virement sur le compte...

Une fois revenu près d'Emile et de Marcel, Alberto montre ce dépliant aux deux hommes.

— Je suppose que vous avez lu ce texte, vous qui êtes familiers de ce lieu

— Oui, dit Marcel, d'autant que j'ai participé à sa rédaction

— Vous faites partie de l'encadrement de l'association ?

— Pas formellement, mais je suis un client de la première heure et adhérent de l'association, on me demande souvent mon avis. Que vous inspire ce texte ?

— Je découvre le côté religieux, notamment les vertus de la prière. Pour un mécréant comme moi c'est surprenant. Je ne suis pas hostile mais je ne me sens pas concerné, et il me semble qu'Emile non plus.

— Effectivement. Je connais ce texte, je le trouve un peu ridicule, mais pas plus que la plupart des discours publicitaires. Je suis habitué à ne pas me sentir concerné par ce que je lis ou j'entends, on me parle de « mon » émission, de « mon » jambon machin, de « mon » après-rasage truc miche, « il faut voir comme on nous parle » dit la chanson de Souchon. Je n'y fais plus vraiment attention, tellement j'y suis habitué. J'ai même parfois de la pitié pour les créateurs qui se creusent les méninges pour trouver les mots qui pourraient me toucher...

Marcel l'interrompt :

— Voyons, Emile, il ne s'agit pas de publicité dans cette profession de foi, c'est même le contraire, pour reprendre la chanson de Souchon, c'est ce que